

Un peu de gymnastique

Mon dernier séminaire – ou appelez-le comme vous voudrez, mais ce n'est pas le dernier puisque le dernier est celui que je suis en train de finir – mon dernier séminaire donc, celui d'avant, s'appelait : *D'un discours qui ne serait pas du semblant*.

J'ai passé mon année à démontrer que c'est un discours tout à fait exclu.

Il n'y a aucun discours possible qui ne serait pas du semblant.

Ça c'est du semblant, hein ?

Bon, alors c'est tout à fait admissible à un certain niveau que le psychanalyste fasse semblant, comme s'il était là pour que les choses marchent sur le plan du sexuel. L'ennuyeux c'est qu'il finit par le croire, et alors ça le fige lui-même, complètement.

C'est-à-dire, pour appeler les choses par leur nom, il en devient imbécile.

Je crois qu'il était, à une certaine date, nécessaire – pour lui permettre de faire un peu de gymnastique, pour, dans une expérience telle qu'elle est instituée, qu'il puisse y faire quelque pas de plus – qu'il fallait au moins lui rappeler ce qu'il fait : à savoir, malgré tout, que c'est de faire parler quelqu'un en lui expliquant comment il faut faire, c'est-à-dire pas n'importe quoi. Lui expliquer la règle : dire à une personne comment il faut qu'elle parle... Et que ça arrive à donner quelque chose, qu'il s'agit de comprendre pourquoi quelque chose qui se fait avec cet appareil que j'appelle le signifiant, ça peut avoir des effets.

J. Lacan, « Du discours psychanalytique », 1972,
dans *En Italie Lacan*,
Milan, La Salamandra, 1978, p. 41